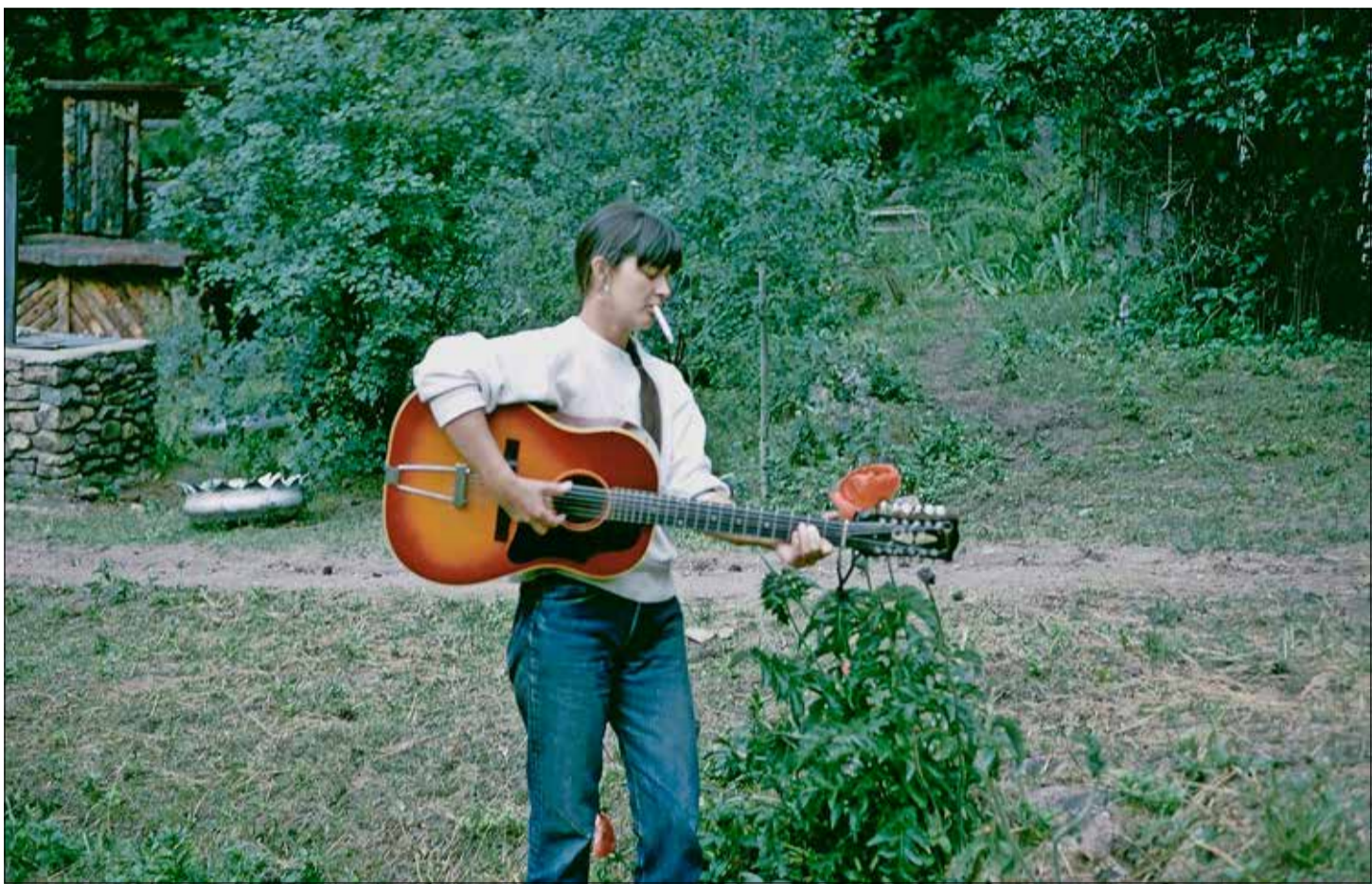


Sur les traces perdues de Karen Dalton



Karen Dalton en 1966, alors qu'elle s'est installée dans une ville fantôme du Colorado.

Le rire comme antidote... ou pas

QU'EST-CE QU'ON A ENCORE FAIT AU BON DIEU? En 2014 tombait sur nos écrans la bombe *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu?*, réalisée par Philippe de Chauveron. Le film engrange alors plus de 12,3 millions d'entrées et devient le sixième plus gros succès français dans l'histoire de son box-office. Un engouement sans pareil pour cette comédie piquante, traitant sans tabou des maux de notre société contemporaine: le racisme, l'antisémitisme, le communautarisme, etc. Si le public et une partie de la critique avaient largement plébiscité cette comédie «à la française», le film avait également suscité de nombreuses controverses, jusqu'à être interdit de diffusion aux Etats-Unis en raison de ses blagues jugées racistes. L'éternel débat de rire de ou de rire avec.

Un tel succès demandait naturellement un second opus et Philippe de Chauveron revient cette année avec *Qu'est-ce qu'on a encore fait au Bon Dieu?* On retrouve ainsi Christian Clavier et Chantal Lauby en couple bourgeois de province, admirateurs de De Gaulle, en prise avec leurs filles et leurs gendres de confessions et d'origines diverses. Pas de nouveau mariage en vue donc, mais les huit amoureux ont une intention commune et ferme: quitter la France. Ce pays qui les oppresse, qui leur fait peur et qui ne leur offre pas de perspective professionnelle. Et c'est là que réside l'une des premières caractéristiques de ce nouvel opus des aventures de la famille Verneuil: la France y est (du moins dans la première partie du film) tournée en ridicule et ses tares pointées du doigt. Les grèves de cheminots, les séries françaises, les Parisiens, le harcèlement de

C'est peut-être ce qu'il aurait mieux valu, que le script du film reste une pièce de théâtre.

Stéphane Bern: tout y passe pour critiquer (gentiment) une France râleuse, parfois fermée sur elle-même. Une autodérision qui use certes de gros sabots, mais qui a le mérite de toucher juste par certains moments, notamment durant les scènes de repas, bien écrites et servies par une mise en scène sobre et théâtrale. Et c'est peut-être ce qu'il aurait mieux valu, que le script du film reste une pièce de théâtre.

Car, au-delà de certaines blagues bien ficelées qui feront peut-être sourire, le film reste très pauvre, tant au niveau du montage extrêmement classique que proche d'un téléfilm, qu'au niveau de l'écriture de ses personnages, définis pour la plupart par leur identité religieuse ou ethnique, et qui ne semblent pas avoir d'autres sujets de conversation. Le discours sur la tolérance, condamnant les clichés racistes et les blagues faciles, sonne même parfois faux, notamment lorsqu'on voit la caricature très lourde et franchement inutile d'un immigré afghan taillant les rosiers de Christian Clavier. Et cette image de la France remplie d'autodérision, efficace dans les premières minutes du film, retombe comme un soufflé dans un final convenu, vantant les beautés du pays, avec ses châteaux, son vin, son patrimoine et ses TGV. Chacun finira donc à sa place, heureux dans des plans lumineux et ensoleillés, et tristement consensuels dans un film qui se voulait pourtant si subversif... ■

Qu'est-ce qu'on a encore fait au Bon Dieu? de Philippe de Chauveron, avec Christian Clavier, Chantal Lauby, Emilie Caen, Frédéric Chau, Ary Abbitan, Frédérique Bel

NOTRE AVIS: □□□□

Les films qu'on n'a pas vus

Minuscule et incroyable

ET AUSSI. Cinq ans, après *Minuscule*, la fine équipe (fourmi, coccinelle et araignée) se reforme pour partir au bout du monde. Elle cherche la fille coccinelle à son papa: cette godiche est tombée dans un colis expédié aux Antilles. *Minuscule 2*, toujours réalisé par Thomas Szabo et Hélène Giraud, reprend les ingrédients du premier: l'animation se mêle aux décors

réels, les paroles laissent place aux bruits rigolos.

Autre sortie bulloise de la semaine, *L'incroyable histoire du facteur Cheval* raconte l'incroyable histoire du facteur Cheval, constructeur de l'incroyable palais idéal. **EB**

Minuscule, film d'animation et *L'incroyable histoire du facteur Cheval*, de Nils Tavernier, avec Jacques Gamblin

Un documentaire suivi d'un concert rend hommage à la fascinante chanteuse **Karen Dalton**. Son parcours chaotique est à découvrir mardi à Bulle.

ÉRIC BULLIARD

PRADO. Cette voix... La comparaison ne lui plaisait guère, mais comment ne pas penser à Billie Holiday, en version blues-folk fragile? De la chanteuse Karen Dalton (1937-1993), il ne reste que deux albums studio et une réputation d'artiste maudite. Cette figure du Greenwich Village des années 1960 se trouve au cœur d'un documentaire d'Emmanuelle Antille: *A bright light - Karen and the Process*, qui sera projeté mardi à Bulle, au cinéma Prado et le 26 février à Fri-Son.

Bob Dylan, qui a parfois joué à ses côtés, l'a considérée comme sa chanteuse préférée. Nick Cave, entre beaucoup d'autres, révère également Karen Dalton. Mais le grand public la connaît peu. Sans doute parce que cette grande dame farouche n'a

jamais chanté ses propres titres, préférant s'approprier des classiques blues, folk ou country. Et aussi parce qu'elle est restée indomptable, mal à l'aise sur scène et n'appréciant pas le studio. Plutôt embêtant pour une chanteuse.

Alcool, drogue, sida

D'origine mi-irlandaise, mi-cherokee, Karen Dalton n'a qu'une vingtaine d'années quand elle quitte sa petite ville d'Enid, Oklahoma, pour rejoindre New York. Sous le bras, son banjo et sa guitare 12 cordes. Derrière elle, deux mariages et deux enfants. Elle se produit dans les cafés et les bars du Village, alors épice du *revival* de la folk music.

Karen Dalton, c'est aussi une profonde mélancolie et une tendance à l'autodestruction. Alcool à flots et drogue à profusion. Après ses années new-yorkaises, elle se retire à Summerville, ville fantôme du Colorado. Avant de s'installer dans un mobile home de Woodstock, où elle meurt en 1993, à 55 ans, apparemment des suites de complications du sida.

De ce parcours chaotique, il reste donc *It's so hard to tell who's going to love you*

best, sorti en 1969, et *In my own time*, paru deux ans plus tard. S'ajouteront plus tard un album live de 1962, quelques inédits, de rares images sur Youtube. Mais l'essentiel demeure ces deux disques déchirants de simplicité. Du blues lancinant, à fleur de peau, à la fois doux, râpeux et fiévreux, porté par cette voix inouïe.

Un trio pour un «tribute»

Emmanuelle Antille, artiste contemporaine et cinéaste vaudoise, a souhaité retracer ce parcours chaotique. Pour dresser le portrait en creux de la mystérieuse chanteuse, elle est partie sur ses traces à travers les Etats-Unis, à la rencontre de témoins de l'époque, de musiciens, de son ex-mari...

Organisée en collaboration avec Ebulition, la projection d'*A bright light - Karen and the Process* au Prado est suivi d'un *tribute* à l'égérie disparue. Les chanteuses Laure Betris (Kassette), Melissa Kassab et Dayla Mischler interpréteront quelques-uns de ses titres emblématiques. ■

Bulle, Prado, mardi 5 février, 20 h 30. www.ebull.ch

Deché-délé

Le bi matou

Lè viyè fiyè âmon bin lè tsa. Fô bin dre ke l'an pâ vouéro d'ôtro a anyatâ. Lè veré ke lè tsa chon tan galé; achinton pâ mô, kemin lè tsin, è chon farmo indèpindin.

Nouthron viye inkourâ, Kojandé, l'avè kemin chervinta, ouna dè chè chèrè. Farmo bouna koujenêre, galéja dzin. Ma, la pouira l'i chè indalâye tru vouta, de na krouye maladi. Chon frère l'è jou bin trichto. Pè bouneu, ou n'ôtra dè chè chèrè, achébin viye fiye, l'è arouvâye a la retrète djuchto po rèprinde la pyèthe. Ha adon, irè na tsatère dè chouârta.

I bayivè a medji a ti lè tsa charvâdzo de la kotse è n'in d'avè on mache a che n'othô. Moncheu lè j'amavè achébin, iran don ti dou bènirâ.

On grô matou irè le chintyon a ti dou. L'avan batyi Mustapha. In fajin chon ronron, i chè frochivè kontre là, i léchivè di mache dè pè, kontre la chotanna nère a Moncheu. Di pè n'in d'avè chu lè tapi, on bokon pèrto, ma irè le rè!

Chi inke, irè tan d'amâ, to ryon, bian, pèjubyo. On bi dzoua la damejala l'a fê a chon frère: «Chi matou, l'è pâ pochubyo ôtramin, i dè ithre la rèinkarnachyon dou Pape Jean 23».

ANNE MARIE YERLY

Ecoutez cet article en patois et en français sur www.lagruyere.ch

Pour un cours sur les valeurs

MOTION. Les députées PLR Johanna Gapany (Bulle) et Suzanne Schwander (Chiètres) souhaitent rendre obligatoire «pour les migrants-e-s de tous âges un cours sur les valeurs fondamentales de notre société». Des valeurs qui «ne sont pas taboues», précisent-elles dans l'intitulé de la motion qu'elles viennent de déposer.

En reconnaissant «le travail considérable» effectué par l'Etat pour l'intégration des migrants, les deux députées estiment que «la mise à disposition de nos connaissances» ne suffit pas. En plus des cours de langue et des questions de vie économique, sociale, culturelle, elles aimeraient que soient traitées des thématiques comme le comportement sexuel et l'égalité entre les genres.

Pour Johanna Gapany et Suzanne Schwander, ce cours devrait viser ces objectifs: «Appréhender les us et coutumes en matière de comportement envers les personnes de l'autre genre; recevoir les informations sur les mutilations génitales féminines; connaître les méthodes et les accès pour la contraception; avoir accès aux informations pour vivre une sexualité non violente et non coercitive; recevoir les informations sur l'homosexualité admise dans notre société». **EB**